

L'esprit « malin » de D'Alembert

M. D'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis ; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suisses, il a sous ses ordres deux abbés panégyristes, il place les dames à panaches, il préside les quarante immortels. Assis enfin au hasard de la longue table que couvre un tapis vert, il ouvre la séance, et distribue des prospectus ; puis il donne la médaille immortalisante à son protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit ensuite un éloge parfois malin, où il a semé de petites vérités modestes, avec une prudence, un sel, un enjouement qui divertissent l'assemblée. Il ne dit presque rien ; mais on voit ce qu'il voudrait dire ; on l'entend dans ses petites allusions, et l'on bat des mains. Tout cela ne signifiera absolument rien dans vingt ans¹.

Le portrait au vitriol que Louis Sébastien Mercier dresse ici de l'institution académique et d'un de ses plus illustres représentants a le mérite essentiel de faire disparaître tout l'empois de la tradition, qui fige D'Alembert dans la fonction et le statut de secrétaire perpétuel. Mais Mercier est-il aussi bon prophète que la marquise de Sévigné, affirmant que « Racine passera, comme le café » ? Un peu plus de deux cent vingt ans après la mort de D'Alembert, tout en est-il oublié ? Il pourrait bien ne pas avoir tort : les « petites vérités modestes », « ses petites allusions », le « sel » et l'« enjouement » qui irritent tant le littérateur risquent effectivement d'avoir disparu aux yeux des lecteurs, et donc de ne plus rien signifier. Suivons encore Mercier, qui décidément n'aime pas l'Encyclopédiste :

Mais où parle-t-il ? Au Louvre. M. D'Alembert est le courtisan de la vérité ; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique est cause qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

1. *Tableau de Paris*, Gallimard, coll. « Mercure de France », 1994, éd. J.-C. Bonnet, chap. 606, t. II, p. 261-262. Mercier évoquait dès le chapitre 38 (t. I, p. 106), les « plaisanteries saillantes » de D'Alembert, le jour de la Saint-Louis. Ces paragraphes font partie des additions à la première édition et ont été écrits pour celle de 1783 – sans doute peu de temps avant la mort de D'Alembert.

Ainsi quand se fait entendre le maître des lieux, la voix même de l'Académie, le porte-parole de la langue et de la culture françaises, son expression serait contournée, affectée, comme l'est d'ailleurs l'oxymore « courtisan de la vérité ». Tout au désir de marquer son indépendance d'esprit sans heurter de front les puissances (et l'Académie en est une elle-même, ou les représente), au sein de l'ordre royal tel que le figure le palais du Louvre, il serait contraint à des « grimaces », c'est-à-dire plus à un simulacre de vérité qu'à une authentique liberté de parole : triste apogée pour celui qui en des temps héroïques dirigea l'*Encyclopédie* avec Diderot...

Telle est l'interprétation peu engageante que suggère Mercier. D'autres témoignages permettent de la nuancer, comme celui de Charles-Yves Cousin d'Avallon, qui publie, trente ans et une révolution après la mort de D'Alembert (1813), un *D'Alembertiana* parfois sujet à caution². Il n'en s'agit pas moins de faire l'éloge de l'académicien-philosophe (pour ne retenir que quelques-uns de ses titres de gloire) ; l'ouvrage en fait « le Mazarin de la littérature³ » :

Dans les éloges des académiciens par D'Alembert, on y remarque des petits mots, des petites ironies, des petits contes, des petites allusions aux circonstances du temps où ils furent prononcés, et cela a donné quelquefois une fort petite manière à des discours dont le fonds méritait une exécution plus pure et plus grande, mais si l'on eût retranché de ces discours tout ce qui a pu blesser des censeurs trop difficiles, sans en vouloir convenir, n'en seraient-ils pas aussi fâchés que l'a été, à coup sûr, le Suisse de l'Académie, qui, à une de ces séances, dit si naïvement à son camarade : « Sti Monsieur D'Alembert lire auchourd'hui ; pon ! pon ! car ly être touchours burlesque. »

Cousin d'Avallon écrit dans la droite ligne de Mercier⁴, mais dans un registre différent. Il est toujours question de « petites allusions » (il n'est pas exclu qu'il se fasse l'écho du *Tableau de Paris*) ou de « petite manière » – autre nom pour les « mines » et le « mauvais goût académique » que dénonçait Mercier ; si l'on suit bien Cousin d'Avallon, dont l'expression n'est pas limpide, cela ne serait censé rebuter que des

2. On en retiendra notamment que l'auteur attribue à D'Alembert des propos sur l'esthétique, et notamment l'esthétique de la surprise ou de la variété, qui constituent en fait... la reprise pure et simple de l'*Essai sur le goût* de Montesquieu, plus exactement de l'article confié à D'Alembert pour l'article « Goût » de l'*Encyclopédie*, paru en 1757. On imagine mal que D'Alembert se soit attribué l'œuvre d'autrui, surtout quand celle-ci est publiée dans l'*Encyclopédie* et parée d'une telle signature. La méprise de Cousin d'Avallon s'expliquerait s'il avait trouvé dans les papiers de D'Alembert le manuscrit de l'*Essai sur le goût*, auquel cas tout espoir de le retrouver ne serait pas perdu. La chasse est ouverte...

3. P. 181, comme pour la citation suivante.

4. D'autant que Cousin d'Avallon est aussi l'auteur d'un *Merciériana* (P. H. Krabbe, 1834).

censeurs « trop difficiles », plus en tout cas que le bon Suisse, sensible au « burlesque » (quel sens ce mot a-t-il pour un suisse au XVIII^e siècle ?), mais certainement plus proches du bon goût voire du chic parisien que ce dernier. Le même auteur continue de manière assez critique, en ne reconnaissant à ces éloges académiques que d'être plus spirituels qu'intéressants, sauf dans son meilleur éloge, celui de Bossuet. Et voilà expédié le secrétaire perpétuel, qu'un Sabatier de Castres achèvera d'assassiner⁵.

De cette variation sur le même thème⁶, qui répète Mercier mais avec moins d'allant, on retiendra surtout que le succès de D'Alembert historien de l'Académie a sans doute tenu en grande partie à cet art d'intéresser l'auditoire, particulièrement l'auditoire mondain présent lors de la séance solennelle de la Saint-Louis⁷ : art de jouer d'effets d'échos entre le passé et le présent, d'éveiller l'intelligence du public attentif à ces « allusions », de créer avec lui une connivence, mais sans donner l'impression d'un jeu de société à l'usage de quelques *happy few* – en témoigne la réaction du Suisse.

Ces jugements contemporains suggèrent aussi un mode de lecture sur lequel il est nécessaire de s'interroger. Cette entreprise d'envergure qui occupa si longtemps D'Alembert, menée de manière systématique et prolongée et que Condorcet devait juger nécessaire de continuer, peut-elle être réduite à une stratégie mondaine, et leur objet à des contorsions stylistiques ? Mon hypothèse est plutôt que cet immense projet est loin de se réduire à une rhétorique de la pique ou de la pointe, exploitée *ad nauseam* : à la satire est préférée la polémique, ou le militantisme – ou si satire il y a, celle-ci est subordonnée à un autre but. Les éloges me paraissent même constituer une nouvelle *Encyclopédie*, ou plutôt une nouvelle forme du combat des encyclopédistes. C'est une voie qu'a explorée

5. « Quant à ses *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, la manière dont ils sont écrits est si mesquine, si incohérente, si remplie d'afféterie, si forcée, que les partisans les plus intrépides de M. D'Alembert n'ont osé les louer. » *Les Trois Siècles de la littérature française ou Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François I^{er}, jusqu'en 1801*, par ordre alphabétique, par M. l'Abbé Sabatier de Castres, 6^e éd., Paris, chez les Libraires Associés, 1801, t. I, p. 104.

6. Voir aussi la notice assez sévère de F. X. de Feller, *Dictionnaire historique*, Paris, 1847, art. « D'Alembert », t. I, p. 116-118 (1^{re} éd. 1781) : « On voit, par exemple, dans ses *Éloges d'académiciens*, de l'enflure dans le style, un certain apprêt, et un désir trop marqué de faire de l'effet, par une pensée fine et délicate. Cependant ses éloges ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieurs à ceux de Fontenelle. » La part de la redite, voire du pur et simple recopiage, dans les dictionnaires biographiques, est telle qu'on ne peut rien inférer de la multiplication de tels témoignages.

7. Mercier insiste sur la présence des femmes lors de cette fameuse séance de la Saint-Louis (ouvr. cité, p. 260).

Martine Groult⁸ : selon elle, les éloges seraient, mais seraient seulement le moyen de diffuser un savoir, en considérant « les textes des gens de lettres comme des matériaux scientifiques », ce qui serait radicalement novateur, en conférant aux académiciens « une reconnaissance qu'ils n'avaient pas⁹ ». Il me semble que cette analyse peut être nuancée. En effet, s'il est incontestable que l'intérêt porté aux activités de gens de lettres est signe d'une évolution des mentalités, cette reconnaissance constitue le premier caractère du statut académique – c'est même pour l'obtenir que tant de candidats se présentent à l'Académie. Le problème est donc ailleurs, car nous avons affaire à un écrit de type historique : il s'agit moins de faire l'éloge d'un mort que la décence interdit de critiquer, surtout dans l'enceinte de l'Académie (même quand l'éloge vient quelques dizaines d'années après sa disparition), que de porter l'affaire devant le tribunal de la postérité. En l'occurrence, l'éloge est moins la plaidoirie de l'avocat en faveur de son client que le verdict (motivé) rendu par le juge pour éclairer l'opinion¹⁰. On comprend mieux ainsi que l'on passe du titre de 1779, *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, à celui de la publication posthume de 1785 : *Histoire des membres de l'Académie française depuis 1700 jusqu'en 1771*¹¹ ou *Histoire de l'Académie*, comme je l'appellerai de manière abrégée pour me conformer à l'usage, mais aussi pour en rappeler le caractère solennel et surtout la fonction¹².

Loin de s'adresser aux initiés, et exclusivement aux contemporains, l'*Histoire de l'Académie*, composée d'éloges ou prétendus tels, est destinée aux lecteurs qui n'auront pas d'autre moyen d'être détrompés des fausses valeurs et éclairés sur la réalité des prétendues grandeurs du XVIII^e siècle. Ils peuvent même servir, comme on le verra, d'antidote aux éloges qui furent véritablement prononcés : contre la louange forcée ou suscitée par l'amitié ou tout autre type de relation (y compris clanique), ils rétablissent la vérité.

8. Cf. Martine Groult, *D'Alembert et la mécanique de la vérité*, Paris, Champion, 1999, p. 43-44.

9. Respectivement p. 42 et 43.

10. En ce sens, je retrouve ce qu'écrit M. Groult : il s'agit d'« instruire et éclairer les hommes ».

11. Même s'il est précisé à toutes fins utiles sur la page de titre qu'il s'agit de « servir de suite aux Éloges imprimés et lus dans les séances publiques de cette compagnie ».

12. De ce fait, on s'éloigne considérablement de la fonction habituelle, et proprement « académique », de l'éloge, confié au successeur du défunt, pour lequel la règle est de ne jeter aucune ombre sur celui à qui l'on doit finalement d'avoir été élu. Pour l'Académie des inscriptions, où l'éloge est prononcé par le secrétaire perpétuel, voir Henri Duranton, « L'académicien au miroir : l'historien idéal d'après les éloges de l'Académie des inscriptions et belles-lettres », *L'Histoire au XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Edisud, 1980, p. 449-478.

L'histoire de l'Académie, pour laquelle l'*Encyclopédie* a pu servir de lieu d'apprentissage, ne serait-ce que pour suggérer quelques procédés, est à mon sens une machine de guerre, composée de hasards soigneusement calculés, de renvois et d'allusions, d'antiphrases – ce qui en justifie un traitement critique axé sur les catégories d'analyse stylistiques ou rhétoriques – qui sollicite l'esprit du lecteur-auditeur. Cette démarche se trouve remarquablement conforme aux aspirations de l'abbé de Saint-Pierre, auteur d'un *Projet pour rendre l'Académie des bons écrivains plus utile à l'État*, qui ouvre à l'éloquence académique une nouvelle carrière :

Il voulait [...] que ces discours fussent des morceaux intéressants de littérature raisonnée, et surtout philosophiques ; qu'on sût y attaquer habilement et à la dérobée, s'il y avait trop de risques à les heurter de front, les préjugés de toute espèce qui s'opposent aux progrès des lumières ; que, par cette attaque, sourde et continue, on préparât insensiblement les esprits à secouer le joug de ces préjugés¹³ [...].

L'idéal ainsi énoncé par D'Alembert au sein même d'un de ces éloges, dans la droite ligne de ce qu'en ce dernier quart du XVIII^e siècle, on attend désormais de l'éloquence¹⁴, constitue un appel au lecteur, et plus encore aux éditeurs : il importe de restituer leur sens plein à des textes que le statut académique (ou plutôt celui de leurs auteurs) a trop longtemps fait passer pour anodins – c'est à quoi doit s'attacher une édition critique qui les réinsère dans leur contexte humain, politique et intellectuel, qui en explicite les allusions, qui en dévoile les sous-entendus et les non-dits. C'est la condition indispensable pour en mesurer la portée et nous faire entendre, par-delà deux cent cinquante ans, la voix de D'Alembert.

L'homme ou l'œuvre?

L'abbé de Saint-Pierre voulait refaire la vie des grands hommes, selon le modèle de Plutarque ; c'était supposer une vocation édifiante à ces écrits et à leur sujet une valeur exemplaire. Cela suppose-t-il qu'il faille séparer l'homme et l'œuvre, grandir l'une pour oublier l'autre, ou inversement ? La question se pose d'abord parce que nombre de

13. Éloge de l'abbé de Saint-Pierre par D'Alembert, cité par Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon*, Paris, Fayard, 1998, p. 64-65.

14. Voir Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon*, qui étudie comment le « culte des grands hommes » s'est détourné de l'éloge du prince pour constituer un « Panthéon républicain ».

membres de l'Académie, notamment parmi ceux qui l'honorent de leur nom et de leurs titres (de noblesse), n'ont jamais rien écrit – or ils ont leur place dans l'histoire de l'Académie ; mais surtout parce que privilégier l'œuvre, c'est parfois feindre d'ignorer que l'homme de lettres a des devoirs, et qu'un idéal doit d'abord être incarné. C'est ce qu'énonce D'Alembert dans les *Réflexions sur les éloges académiques* :

c'est par les actions qu'il faut louer ceux qui le méritent : l'éloge d'un homme de lettres doit donc être le récit de ses travaux. Mais il est peut-être aussi utile de faire connaître ce qu'il a été, et de peindre l'homme en même temps que l'écrivain, au risque de changer quelquefois le panégyrique en histoire.

Certes tout n'intéresse pas également le public, ou plutôt il est une part en l'homme qu'il faut préserver d'une curiosité malsaine ; il faudra se taire quand le grand écrivain a eu des vices, mais aussi quand l'incapable a eu des vertus. Mais il importe surtout de « ne pas cacher les défauts », d'être attentif au « caractère [...] et [aux] mœurs d'un homme de lettres » car « il est du devoir de l'historien de ne pas cacher les défauts qui font rentrer les gens de lettres dans la classe ordinaire de l'humanité. » S'il est indispensable d'un côté de faire une histoire de l'esprit humain, des découvertes, des efforts de chacun, quand on évoque un écrivain, « on intéressera de l'autre les lecteurs philosophes par le contraste ou par l'accord de ses écrits et de ses mœurs. » On sait, depuis Rameau le Neveu, que Racine n'était pas si admirable...

On pourrait en déduire que pour D'Alembert, tout homme de lettres est engagé, embarqué. Sa vie manifeste s'il croit en ses principes et s'il les applique : telle est la définition même de l'homme de lettres, ou plutôt du philosophe ; celui-ci en effet n'est pas seulement un homme d'écrit, il se définit également par ses actes. Cela doit donc encourager l'intérêt qu'il faut porter aux « traits de courage », à la manière dont un écrivain prend des positions publiques, et dont il défend l'idée même de l'homme de lettres ; c'est aussi par ce biais qu'est légitimé ce passage nécessaire et difficile qu'est l'éloge des grands seigneurs qui ont peu ou pas du tout écrit : ils sont aussi capables d'avoir défendu ceux dont le seul mérite était le talent, comme le fit le duc et maréchal d'Estrées, mort en 1737. Son éloge se trouve dans l'*Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, mais D'Alembert a à cœur d'évoquer un trait omis par celle-ci : « le courage avec lequel il défendit et soutint » Montesquieu, en butte aux attaques de ceux qui en 1727 voulaient interdire à l'auteur des *Lettres persanes* l'accès à l'Académie¹⁵. Mais au-delà de

15. Est-ce un moyen de rappeler discrètement le rôle que joua dans l'affaire un jésuite, le père Tournemine ? Ce « rattrapage » d'éloge se trouve aux pages 545-547 de la

cette circonstance mémorable, cela lui offre une occasion fort opportune de rappeler le soutien apporté en 1772 par le duc de Nivernais et le prince de Beauvau à l'admission à l'Académie de l'abbé Delille et de Suard, refusés par le roi : un demi-siècle plus tard, les hommes de lettres sont toujours basement attaqués. Mais ce n'est pas tout : car il peut aussi saluer Turgot et d'Aguesseau, deux mécènes : « Il ne manqua rien à M. Turgot de ce que les Lettres peuvent désirer dans un homme en place : lumières étendues, savoir profond, esprit supérieur, probité sévère, mépris des préjugés de toute espèce, zèle actif pour l'avancement des connaissances en tout genre, surtout pour le progrès des lumières¹⁶ [...] ». Ainsi les éloges académiques permettent de faire entrer à l'Académie ceux qui ne furent jamais académiciens, mais se posent surtout comme de véritables manifestes pour le statut de l'homme de lettres¹⁷.

Stratégies de détournement : l'éloge de Crébillon

À l'instar de ce qu'on observe dans l'article consacré au maréchal d'Estrées, on peut lire cette *Histoire de l'Académie* comme une magnifique œuvre de détournement, qui permet d'affirmer sinon haut et fort, du moins clairement à toutes les pages, les valeurs des Lumières, même là (surtout là...) où on ne s'y attend pas. On en prendra pour exemple l'éloge prononcé le jour de la Saint-Louis de 1778, celui de Crébillon le dramaturge, mort en 1762¹⁸. Cet éloge s'impose-t-il comme une urgence ou une nécessité, quelques semaines après la mort de son plus illustre rival, alors que l'Académie est encore sous le choc du retour à Paris du « roi Voltaire », qui lui a rendu visite et qu'elle n'en finit pas de pleurer après l'avoir célébré ? On y trouve, au fil des pages, une dénonciation des collèges (surtout jésuites), car Crébillon avait été « regardé par les Jésuites comme un fléau de leur collège », et une réflexion sur le statut des gens de lettres, à l'occasion des études auxquelles l'avaient contraint ses parents, qui refusaient de le laisser embrasser une carrière si décriée et pourtant si honorable – autrement dit des thèmes qui, s'ils sont loin d'être inutiles à l'évocation biographique du personnage, tiennent d'abord à cœur à D'Alembert. Les jugements littéraires ne relèvent ni du panégyrique ni même d'une appréciation floue : de *Rhadamiste* sont

réimpression de l'*Histoire de l'Académie* (Slatkine Reprints, 1970, reprise de l'édition de 1787, qui reprend elle-même à l'identique les éloges de 1779 dans son premier tome ; t. IV, p. 619-628 dans cette édition).

16. P. 547 de la réimpression, 626 en 1787.

17. C'est aussi ce qui se dégage de l'éloge de La Trémouille (t. IV, p. 633).

18. P. 123-136 de la réimpression, p. 431-486 en 1779.

évoqués successivement caractères, action, situations, style (ce qui constitue l'aspect le plus original du dramaturge), et les scènes les plus intéressantes sont signalées : que de beautés ! Elles permettent de passer sur la « langueur » du premier acte, « et surtout l'obscurité d'une exposition aussi froide, plus compliquée et moins vraisemblable que celle de *Rodogune* », ce qui vaut à Crébillon un jugement sévère de Boileau ; celui-ci est certes excessif ; mais « le mérite de la versification [...] était, il faut l'avouer, le côté faible de la nouvelle tragédie¹⁹. » Voilà des beautés fort compromises... Crébillon ne sort pourtant pas véritablement affaibli de cet examen critique : le compliment est en quelque sorte retourné à Boileau, que sa mauvaise santé et ses infirmités, nous est-il dit, rendaient d'humeur chagrine et fort injuste pour ses jeunes confrères : ainsi D'Alembert, ayant exposé les faiblesses du poète tragique et celles du Nestor des lettres, fait d'une pierre deux coups... Il ne cherche pas en tout cas à dissimuler que le public fit un triomphe à Crébillon, alors que Versailles lui battit froid ; il est vrai que le personnage avait de quoi surprendre la cour : « toujours fier et libre, et en même temps toujours français et fidèle, Crébillon sut également se garantir et des fureurs de la révolte, et des bassesses de l'esclavage²⁰ », sans pouvoir toujours désarmer les critiques, voire les censeurs.

Mais D'Alembert finit par se dévoiler vers le milieu de cet éloge : en effet, la candidature de Crébillon à l'Académie fut opposée à celle de Voltaire – et voici l'éloge qui prend un autre tour, celui d'un panégyrique du plus grand auteur de son siècle, en quelque quatre pages. Le parallèle des deux auteurs, qui s'affrontèrent leur vie durant, est tout à la gloire du philosophe, mais c'est le seul effet de l'impartialité, comme on s'en doute : « La mort de l'un et de l'autre a fait taire l'amitié et la haine, et ne laisse plus parler que la justice. » D'Alembert y revient dans la péroraison, consacrée au parallèle de Racine et de Voltaire (le seul qui vaille), quand est reconnue à Crébillon la seule gloire d'avoir quelques « vers heureux » et quelques qualités ; mais pour tout dire « la lecture de ses pièces est *raboteuse* et pénible²¹ ». Entretemps, D'Alembert n'a pas manqué de saluer la mémoire de Crébillon fils, le romancier, mort en 1777²² : encore un écrivain qui n'en fut pas... L'Académie devient une tribune où l'on peut rendre justice à des personnages tels que lui.

19. P. 126 de la réimpression, 443-446 en 1779.

20. P. 128 de la réimpression, 452-545 en 1779.

21. L'italique est dans le texte.

22. Jean Sgard y voit une des raisons principales du choix de ce sujet d'éloge : « au détour d'un paragraphe, [D'Alembert] fait un vibrant panégyrique de l'œuvre du fils, de ces "romans pleins d'esprit, et dictés par une connaissance profonde de tous les replis honteux du cœur humain." » (*Crébillon fils, le libertin moraliste*, Paris, Desjonquères, 2002,

Cet immense éloge²³ permet donc d'évoquer les vivants et les morts, le théâtre, le roman et la philosophie, l'éducation et les Jésuites, la critique et la censure, la cour et la ville, et d'autres auteurs, plus et moins importants que celui dont on est censé parler de manière continue. La biographie de Crébillon en est le fil conducteur, et parfois le prétexte. À travers le destin d'un personnage étonnant, voire exceptionnel, mais que rien ne reliait au combat des Lumières, D'Alembert arrive à évoquer tout ce qui de fait anime sa propre vie de philosophe militant.

Faire parler l'adversaire

Il s'agit aussi de rendre justice aux autres, y compris en abattant les statues de ceux qu'une gloire indue a poussés au premier rang. La charge est parfois violente : ainsi contre Huet, car il faut proposer une sorte d'antidote ou de correctif à l'éloge que l'abbé d'Olivet avait rédigé de son vivant²⁴. Le vénérable évêque d'Avranches, le sous-précepteur du Dauphin fils de Louis XIV, l'homme qui consacra sa vie à l'étude, est rangé dans la catégorie infamante des érudits : il n'eut ni philosophie, ni goût. D'Alembert prend même un malin plaisir à le mettre en contradiction avec lui-même, en utilisant les étymologies auxquelles il se plaisait. La *Demonstratio evangelica*, qui fait de la Bible le modèle ou la matrice de toutes les histoires et qui gêna jusqu'à ses plus proches amis (dont Bossuet), est évidemment une cible de choix, comme elle l'avait été pour Voltaire, entre autres dans *La Philosophie de l'histoire*²⁵. Les écrits parlent d'eux-mêmes, mais on peut aussi les faire parler ; c'est ce à quoi s'emploie celui qui refuse la fonction de panégyriste et se pose même, en l'occurrence, en « contre-pagényriste », si l'on ose dire.

Il en est de même pour l'abbé Gêdoyn, mort en 1744 ; D'Alembert doit renvoyer à son éloge dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions* ; devant limiter ses ambitions, il n'en est que plus perfide : « nous nous bornerons à le faire parler lui-même, et il sera suffisamment loué par ce

p. 25). L'évocation du fils tient tout juste en une page, quand l'ensemble en fait cinquante-six. Si l'occasion était belle d'évoquer le romancier mort un an auparavant, elle l'était encore plus de faire le panégyrique de Voltaire : lorsque D'Alembert avait commencé à travailler à l'éloge de son vieil ennemi, il était le plus grand auteur vivant ; les folles journées parisiennes de mai 1778 et la mort du philosophe rendaient cet hommage encore plus nécessaire.

23. Sa lecture dut occuper plus d'une heure, même si l'on suppose que l'orateur ne s'attardait guère à faire sentir les « finesses » que lui reprochent ses détracteurs.

24. Tome III, p. 465-491.

25. Chapitre XXVIII (1765).

qu'on va lire. » C'est l'occasion pour l'ancien Encyclopédiste d'évoquer la nécessité de séparer morale et religion dans l'éducation des enfants. Défenseur déclaré des Anciens, Gély adopte des positions qui ressemblent étrangement à celles des Modernes : « nous ne pouvons plus juger de la beauté des odes de Pindare » ; « la poésie lyrique des anciens, soit grecque, soit latine, fait peu d'impression sur nous » ; « tout ouvrage écrit en l'une de ces deux langues ne saurait être rendu qu'imparfaitement dans une autre. » Faire de ce savant traducteur de Quintilien l'inconscient suppôt des Modernes, c'est l'envoyer dans le Tartare :

Nous invitons les adorateurs aveugles des anciens et les défenseurs de la latinité moderne à méditer tous ces passages, qui pourraient à la vérité être écrits plus élégamment, mais qui nous paraissent en général pleins de sens et de vérité ; passages tirés d'un écrivain qui ne doit pas leur être suspect et qu'ils n'accuseront pas surtout d'avoir ignoré le grec et le latin. Nous n'osons presque rapporter, tant nous craignons qu'on ne nous soupçonne de conniver avec ses *blasphèmes*, ce qu'il dit de quelques écrivains de l'ancienne Grèce [...] « Platon n'est-il pas trop discoureur ? » »

En effet, *Télémaque* lui paraissait même très supérieur à tout ce qu'avait écrit Platon, et l'abbé avait fort maltraité Plutarque, qu'il jugeait « plus savant qu'agréable [car] il écrivait pesamment et sans grâce ». Il est vrai (car il ne faut rien dissimuler, proteste le secrétaire perpétuel) « que cet homme si sévère à l'égard des anciens, traite encore plus durement les modernes », jugeant Despréaux très inférieur à Horace. La République des lettres est décidément un univers impitoyable. La fin de l'éloge est une satire de Gély par lui-même, car il fait l'éloge du Paris de Louis XIII, où la jeunesse n'était pas dissipée, où elle ne courait pas à travers tout Paris, où l'Opéra n'avait pas « tourné l'esprit de la nation au frivole ». D'Alembert reprend la parole en son nom : « Sénèque eut beau dire, il ne corrigea pas son siècle. Et nous pourrions ajouter que les plaintes de l'abbé Gély ne corrigeront pas le nôtre. » Ce *laudator temporis acti* est donc archaïque, chagrin et ridicule.

Mais on peut s'interroger sur les intentions de D'Alembert, voire sur les raisons d'une attaque aussi virulente, et même disproportionnée, car Gély n'est jamais apparu comme un adversaire majeur des Philosophes. S'agit-il de disqualifier les Anciens ? En 1770, et même après 1750, c'est un peu tard, et l'Académie française depuis quelques décennies n'a plus rien d'un conservatoire de valeurs périmées. Il faut surtout défendre le goût contre l'érudition, et de manière plus précise contre les prétentions de l'Académie des inscriptions à se poser comme détentrice d'un véritable savoir, à l'opposé de l'Académie française. On le voit dans l'éloge de La Monnaie : ce « déterreur de bagatelles », d'ailleurs étrillé

par Burman²⁶, n'est peut-être pas le fleuron de l'Académie, dont la grandeur doit résider ailleurs.

C'est à travers de telles figures qu'apparaît une autre modalité de l'écriture de l'éloge, qui n'est plus détournement mais joue pleinement pour lui-même. Mais ce terme d'*éloge* doit être parfaitement compris ; il se définit par opposition à celui de *panégyrique* : l'éloge ne loue que ce qui est louable. C'est ce travail de sélection, hautement discriminant, qui en fait une composante remarquable de l'écriture biographique ; c'est en cela qu'il appartient à l'histoire philosophique, et qu'il peut constituer un tribunal suprême comme le « haneline » des Chinois : c'est seulement après leur mort, et sous le regard impartial de la postérité, que les grands hommes peuvent être proclamés tels. En produisant les pièces du procès, c'est-à-dire les écrits mêmes des différentes parties, en faisant presque entendre leur voix, on ne se contente pas de les ridiculiser, on leur fait produire les preuves qui les accablent.

Le miroir du prince et de son instituteur

Mais tout cela n'est peut-être pas grand-chose, comparé à l'artillerie lourde que D'Alembert est capable de mettre en place²⁷. Voyons comment l'attaque se déploie. Elle peut rester générale et user du biais discret de notes ajoutées à l'éloge le plus bénin et le plus sincère, celui de l'évêque de Vence, M^{gr} de Surian, modeste et respectable ; la publication d'un autre éloge a révélé à l'académicien des traits qu'il ne peut laisser ignorer à ses lecteurs : « Dans l'espace de vingt-sept années d'épiscopat, il n'a pas demandé une seule de ces lettres de cachet, dont plusieurs de ses confrères faisaient alors un si fréquent usage, ou plutôt un si cruel abus²⁸. » Il n'a pas fallu longtemps pour que l'esprit malin se manifeste : célébrer les qualités d'un personnage exceptionnel (un évêque qui meurt pauvre et sans avoir favorisé ses neveux !), c'est évidemment souligner les défauts et les vices infiniment plus communs.

26. « [...] à qui l'érudition cessait même de plaire, dès qu'elle n'était pas aride et hérissée » ; encore une fois, D'Alembert fait d'une pierre deux coups ; mais ajoute-t-il, Burman était surtout animé d'une « bile âcre et grossière » qui « aimait surtout à s'exhaler contre la France ». D'Alembert remarque néanmoins que La Monnoye a traduit des sermons et des noëls bourguignons fort irrévérencieux pour les personnages des Écritures : titre de gloire assez paradoxal dans l'enceinte de l'Académie, mais fort peu étonnant sous la plume de D'Alembert.

27. Il appartiendra à l'édition à venir de faire apparaître des différences ou une évolution, en fonction des dates de publication, et donc surtout de la différence de statut entre les éloges lus et l'*Histoire publiée* de manière posthume.

28. P. 673 de la réimpression, t. V, p. 509-510 en 1787.

Le secrétaire perpétuel est en position beaucoup plus délicate quand il a l'obligation de faire l'éloge d'un adversaire, voire d'un ennemi. Tel est le cas de Giry de Vaux, abbé de Saint-Cyr, ancien sous-précepteur du dauphin fils de Louis XV, qu'on a pu accuser d'avoir littéralement déformé l'esprit de son élève, en l'éduquant dans les principes de la dévotion et en lui dépeignant tout ce qui ressemblait à la philosophie comme le mortel ennemi de la monarchie française²⁹. Outre qu'il s'agit d'une véritable figure du règne précédent (même si la médiocrité semble avoir été son caractère dominant), il est très difficile de critiquer l'instituteur du père du prince régnant, lui-même élevé dans les mêmes principes. Qu'à cela ne tienne : en guise d'ouverture, le secrétaire perpétuel rappelle que l'Académie se fait un devoir de recevoir les précepteur et sous-précepteur des Enfants de France ; ce n'est donc pas l'homme qui a été élu, mais la fonction. La « modestie » paraît la principale qualité de l'abbé, dont on rappelle qu'il a été précédé par un Bossuet et un Fénelon : la comparaison n'a pas besoin d'être même esquissée pour être cruelle. Mais il est inutile d'attendre la fin de l'éloge pour trouver le poison : « Feu M. le Dauphin se plaignait souvent d'avoir été très mal élevé ; plus il acquérait de lumières, plus il sentait vivement le malheur de ne les avoir pas plus tôt acquises. » Ainsi D'Alembert arrive à dissocier l'élève et le maître, ce qui n'est peut-être pas simplement tactique ou de pure politique ; en effet on s'est évertué, comme le fait ici d'Angiviller après la mort du vertueux Dauphin (1765), à convaincre D'Alembert de ses hautes qualités :

Tout le monde s'est trompé sur son compte ; les prêtres croyaient qu'il était tout à eux, mais il n'était qu'à la religion ; les philosophes le croyaient fanatique, et il n'aurait jamais tourmenté personne pour ses opinions pourvu qu'on se fût tenu dans des bornes sages³⁰.

29. Voir C. Volpilhac-Auger, « *L'Esprit des lois*, une lecture *ad usum Delphini* ? », *Le Travail des Lumières*, Mélanges offerts à Georges Benrekassa, Champion, 2002, p. 157-171 ; G. Stenger, *L'Affaire des Cacouacs*, Presses de l'université de Saint-Étienne, 2004 (rééd. de l'ouvrage de l'abbé de Saint-Cyr, *Catéchisme et décisions des cas de conscience à l'usage des Cacouacs*, 1758). G. Stenger note dans son introduction que dans cette satire des philosophes, parue à un moment où D'Alembert croyait à un véritable complot à la cour (ce qui pourrait expliquer son acharnement contre l'abbé de Saint-Cyr par la suite), l'abbé se montre relativement averti des arguments de ses adversaires, à la différence de Moreau, qui avait lancé l'attaque en 1757 avec le *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*. G. Stenger présente dans le même ouvrage l'« éloge » de D'Alembert et celui que prononça, comme il le devait lors de sa réception à l'Académie, l'abbé Batteux, son successeur (p. 17-18 et 134-138) : la comparaison des deux textes montre assez clairement la différence entre un « éloge » en bonne et due forme, et l'« histoire » de l'Académie, mais sans doute surtout que le panégyrique dû au successeur et ami de Giry de Saint-Cyr méritait un véritable correctif.

30. D'Angiviller à D'Alembert, BNF, Ms, N.A.F. 15230, f. 246 ; voir « *L'Esprit des lois*, une lecture *ad usum Delphini* ? », article cité à la note précédente.

On ne saura pas si au fond de lui-même D'Alembert a été convaincu : en public, il ne pouvait que l'être. C'est l'abbé de Saint-Cyr, cet éducateur qui a failli à sa mission, qui est en cause, et non son élève. Il suffit de citer quelques extraits de la suite, qui parlent d'eux-mêmes :

La mort, qui nous a enlevé ce prince, ne nous a pas permis de recueillir le fruit des vertus que M. l'abbé de Saint-Cyr lui avait sans doute enseignées. Un tel instituteur connaissait trop les devoirs d'un souverain pour n'avoir pas appris à son auguste disciple la nécessité d'être humain, bienfaisant et juste, [...]. Il s'était bien gardé surtout (nous devons au moins le présumer pour l'honneur de sa mémoire) d'inspirer au jeune prince cette haine secrète pour le mérite, plus commune qu'on ne croit dans les cours, et cette aversion sourde pour les lumières, triste preuve de médiocrité ou de quelque chose de pis dans les monarques qui ouvrent leur âme à un sentiment si méprisable. Enfin il n'avait point fait retentir aux oreilles de son élève ces discours ineptes, mais insidieux, si souvent reprochés aux instituteurs des rois, ces déclamations insipides, dont nos oreilles sont si ennuyeusement rebattues sur l'effroyable danger de la philosophie ; [...] qui, infectant aujourd'hui les rhapsodies littéraires dont nous sommes inondés, sont, dans ces rhapsodies³¹, le cachet infallible de la médiocrité hypocrite et envieuse [...]. M. l'abbé de Saint-Cyr dut apprendre à M. le Dauphin que la philosophie, bien loin d'être, comme l'imbécile méchanceté l'en accuse [...]

Antiphrases et prétérations se renforcent d'euphémismes et de suppositions vertueuses, peu faites pour convaincre, dans ce qui est sans doute un sommet du genre. L'auteur du *Catéchisme et cas de conscience*, l'allié des Palissot et des Moreau, est flagellé comme rarement on le fut. Sans doute faudrait-il figurer une échelle de la virulence, et placer sur celle-ci tous les « éloges » : il s'agit en l'occurrence de règlements de comptes, ou de la continuation de la guerre pro-philosophique par d'autres moyens.

Réactions (1) : l'affaire Basville

Tous les auditeurs et lecteurs étaient-ils aussi bien disposés que le Suisse de l'Académie ? D'Alembert a appris d'un Voltaire à mettre les rieurs de son côté, mais ici il ne s'agit plus de pamphlets ni de contes, mais de la voix quasi officielle d'une des institutions les plus prestigieuses du royaume. L'ironie vengeresse de D'Alembert n'a-t-elle pas de quoi effrayer, et surtout ne manque-t-elle pas quelquefois sa cible ? D'autant

31. Allusion aux écrits sur les Cacouacs ?

qu'elle est, comme on l'a vu, peu discrète. Une affaire qui met en cause un personnage peu suspect de médiocrité ou de compromission avec le parti antiphilosophique pouvait l'inciter à plus de prudence. Lors de la séance publique du 19 janvier 1778, D'Alembert avait fait l'éloge de Fléchier, évêque de Nîmes, pour son attitude envers les protestants, le mettant en opposition avec Lamoignon de Basville, intendant de Languedoc à la même époque. Or Basville était le grand-oncle de Malesherbes, l'ancien directeur de la Librairie, devenu (brièvement) ministre et élu à l'Académie en 1775³², et universellement respecté. Avant sa publication, celui-ci envoie des remarques à D'Alembert, en lui promettant des mémoires plus approfondis (un échange de lettres a lieu en mars 1778³³) ; mais quand l'ouvrage paraît en 1779, le parallèle entre Fléchier et Basville se retrouve presque identique³⁴. Malesherbes, jugeant ce « parallèle odieux », adresse alors à D'Alembert une lettre et deux mémoires³⁵. Il faut citer un long extrait de cette lettre, car elle me semble donner au problème ses justes dimensions :

Depuis trois ans, j'ai été chez les étrangers ; j'y ai trouvé des admirateurs passionnés de vos ouvrages, de ceux de M. de Voltaire, de M. de Montesquieu, de M. Rousseau, de M. de Buffon, et je ne vous dissimulerai pas que

32. C'est lors de sa réception que D'Alembert prononce le décisif éloge de l'abbé de Saint-Pierre.

33. Pour cette affaire, je m'appuie sur Pierre Grosclaude, *Malesherbes témoin et interprète de son temps*, Paris, Fischbacher, 1961.

34. Tome i, p. 387-437.

35. Voici résumée, d'après Pierre Grosclaude, l'argumentation de Malesherbes : Voltaire n'a rien écrit contre Basville dans *Le Siècle de Louis XIV*, ce qui est signe qu'il ne fut pas tel que l'a dépeint D'Alembert. « D'Alembert avait opposé à la rigueur de Basville la modération de Fléchier qui fit des prosélytes. Mais, rétorque Malesherbes, le métier d'un intendant n'est pas de faire des prosélytes, et d'ailleurs Basville croyait peu à la sincérité des conversions opérées. Basville a sévi certes, mais non contre les protestants qui refusaient de se convertir, mais contre ceux qui, sous prétexte de venger leur religion, avaient commis de grands crimes. » (ouvr. cité, p. 431). En fait, le plus intolérant était Fléchier : « Ainsi Fléchier, l'humain Fléchier trouve nécessaire de punir les parents qui s'étaient conformés aux ordres du roi en envoyant leurs enfants à l'école catholique et en leur faisant apprendre le catéchisme, parce que ces enfants (un garçon et une fille très malades) n'ont pas voulu commettre un parjure à l'article de la mort ». L'évêque de Nîmes était, dit-on, doux et charitable... mais « sa douceur et sa charité ne l'empêchent point de dénoncer au Roi ce qu'il regarde comme des abus qu'on ne doit pas laisser subsister, qu'on doit *punir* ou *corriger* (ce sont ses propres termes) ». (ouvr. cité, p. 431-432). Malesherbes remarque enfin que les lois les plus rigoureuses (1686) sont antérieures à l'arrivée de Basville en Languedoc (1689) ; et d'ailleurs Basville n'a pas approuvé la révocation de l'édit de Nantes (p. 433). Pour établir tout cela et répondre à D'Alembert, Malesherbes s'est lancé dans des recherches importantes, auxquelles il se remet en 1784, afin de dresser des mémoires sur l'état-civil des protestants, qui aboutiront à l'Édit de tolérance de 1788.

plusieurs m'ont parlé avec une douleur amère de cette âcreté de nos disputes littéraires qui dégrade dans toute l'Europe le caractère d'homme de lettres. Je crois que c'est à vous d'y mettre un terme et que ce moment est arrivé. Nous venons de perdre M. de Voltaire ; vous êtes par votre place à la tête du premier corps littéraire de l'Europe. Vous tenez aussi le premier rang dans la littérature par vos talents ; c'est à vous à apprendre à ceux qui entreront dans la carrière des gens de lettres que les philosophes sont faits pour dire aux hommes de grandes vérités, mais qu'ils se dégradent par des personnalités et qu'ils s'avalissent quand ils emploient leurs talents à satisfaire leurs passions.

Permettez-moi de vous citer M. de Montesquieu qui me paraît sur cela le plus parfait des modèles.

Personne n'a renversé plus d'autels que lui, mais il n'a jamais attaqué les personnes, et quand il se crut obligé de répondre à quelques critiques, ce fut avec une modération qui démontrait tellement sa supériorité qu'il les réduisit au silence.

Aussi n'a-t-il point été chef de parti et je ne doute point qu'il n'eût cru ce rôle au-dessous de lui comme il est au-dessous de vous.

Un chef de parti perd l'indépendance philosophique parce qu'il est souvent obligé de sacrifier son propre sentiment aux intérêts de son parti et d'épouser les querelles de ceux qu'il blâme et même qu'il méprise intérieurement.

Le parti de M. de Montesquieu est aujourd'hui toute l'Europe pensante et il a joui toute sa vie de la plus parfaite tranquillité. Si M. de Voltaire s'était conduit de même, il ne serait pas moins grand et il aurait été plus heureux [...] ³⁶.

« Chef de parti », dans une France qui se veut unie derrière son roi, cela veut dire *factieux* : pour Malesherbes, D'Alembert s'est donné un modèle, Voltaire, qui n'était pas le bon. Prétendait-il lui succéder, grâce à cette *Histoire des membres de l'Académie* alors en gestation ? D'Alembert était parfaitement conscient de ses propres talents et de ses propres limites pour qu'on n'aille pas jusque-là. Mais qu'il ait souhaité relayer de par son influence celle du grand Aîné disparu, quand de la génération des Philosophes ne subsiste plus qu'un Diderot âgé, voilà qui est assez vraisemblable. Sans doute le vide qui nous apparaît à la fin des années 1770 est-il un effet purement rétrospectif, et les énergies ne manquaient pas (à commencer par celle de Condorcet), qui ne demandaient qu'à en

36. P. Grosclaude, ouvrage cité, p. 161. Olivier Ferret a retrouvé dans le fonds D'Alembert de la bibliothèque de l'Institut de France plusieurs manuscrits relatifs à cet éloge : l'analyse pourra ainsi sans doute être approfondie.

découdre sous la bannière du secrétaire perpétuel ; mais il est clair aussi que D'Alembert a pu espérer faire jouer à l'*Histoire des membres de l'Académie* un rôle actif pour renforcer ses positions.

Réactions (2) : Milord Maréchal

J'aborderai plus rapidement une autre affaire, qui donne la mesure des réserves que suscite l'activité, voire l'activisme de D'Alembert – elle concerne moins directement mon objet, car elle porte sur un personnage qui n'était pas de l'Académie, Lord Keith dit Milord Maréchal, gouverneur de Neuchâtel (et donc au service du roi de Prusse), dont l'éloge parut à Berlin en 1779 et qui suscita des critiques violentes. D'Alembert y faisait état (au nom de la vérité, et avec « un regret bien sincère », comme on s'en doute) des procédés « affligeant[s] » de Rousseau envers le généreux lord, dont « les preuves n'ont été connues que depuis la mort de Milord Maréchal. » Le procédé de D'Alembert parut peu digne, et le ton assez hypocrite pour susciter des défenseurs à Jean-Jacques, qui venait de mourir³⁷. C'est même une véritable levée de boucliers ; on demande à D'Alembert de produire lesdites preuves ; celui-ci se défait sur Muzell Stosch, ancien secrétaire de Milord Maréchal, qui se défait à son tour... Jean-Jacques était sorti mal en point de la querelle avec Hume, aux yeux de l'opinion publique. L'éloge de Milord Maréchal (contemporain de l'*Essai sur Sénèque* qui devient bientôt l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, où Diderot attaquait aussi Rousseau) parut servir de prétexte à une lâche attaque contre un mort ; elle devait finalement se retourner contre l'agresseur, l'opinion prenant alors partie pour celui qui apparaissait comme la victime³⁸. Une nouvelle fois, un éloge fournissait l'occasion de lancer une attaque personnelle³⁹. Celle-ci était de trop.

Conclusion(s)

Ma première conclusion pourrait être d'ordre historiographique ; elle donnerait la parole, ou le dernier mot, à Chamfort :

pour rendre sensible l'esprit général qui résulte de ces établissements, j'observe que l'on peut, que l'on doit même regarder comme un

37. Voir Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains*, Paris, Champion, 2000, p. 512-518, qui reproduit notamment la réaction du chevalier de Rutledge dans *Le Babillard* (IV, 1779, p. 223), celle des *Mémoires secrets* (28 avril 1779, t. XIV, p. 40), et une *Lettre de M. l'abbé Royou au sujet de l'Éloge de Milord Marechal*, insérée dans *L'Année littéraire* (1779, IV, p. 93-98), reproduite par Linguet dans les *Annales politiques, civiles et littéraires*, VI, 1779, p. 46-67.

38. Raymond Trousson, *ouvr. cité*, p. 517.

39. Ce que Malesherbes évoquait comme des « personnalités ».

monument académique un ouvrage avoué par l'académie, et composé presque officiellement par un de ses membres les plus célèbres, D'Alembert, son secrétaire perpétuel ; je parle du recueil des éloges académiques.

Si l'on veut s'amuser, philosopher, s'affliger des ridicules attachés non pas aux lettres (que nous respectons) mais aux corps littéraires (que nous ne révérons pas), il faut lire cette singulière collection, qui de l'éloge des membres fait naître la plus sanglante satire de cette compagnie. C'est là, c'est dans ce recueil, qu'on peut en contempler, en déplorer les misères, et remarquer tous les effets vicieux d'une vicieuse institution ; la lutte des petits intérêts, le combat des passions haineuses, le manège des rivalités mesquines, le jeu de toutes ces vanités disparates et désassorties entre lettrés, titrés, mîtrés ; enfin toutes les évolutions de ces amours-propres hétérogènes, s'observant, se caressant, se heurtant tour à tour mais constamment réunis dans l'adoration d'un maître invisible et toujours présent. [...] Écoutez ce même D'Alembert dans la préface du recueil de ces mêmes éloges, révélant le secret honteux des académies, et enseignant aux rois l'usage qu'ils peuvent faire de ces corporations pour perpétuer l'esclavage des peuples⁴⁰.

Pernicieux effet, est-on tenté de penser, de ces attaques et de ces pointes, qui tendaient à montrer que tous les académiciens n'étaient pas dignes de l'être, et que même les plus prestigieux avaient leurs faiblesses. Mais Chamfort fait flèche de tout bois, on le sait, et il serait abusif de voir dans le regard critique de D'Alembert l'origine de la disparition des académies, et dans son secrétaire perpétuel son assassin par imprudence.

Autre conclusion possible, historiographique cette fois : la postérité, quoi qu'en dise Chamfort, a donné raison à D'Alembert, mais peut-être pour de mauvaises raisons. Car en lui offrant un répertoire commode de tout ce qui avait plus ou moins compté dans la République des lettres, y compris les immortels obscurs et les sans-grade sur lesquels les dictionnaires biographiques ne pouvaient que rester muets ou au mieux fort discrets, le secrétaire perpétuel imposait ses vues par-delà les siècles. Ainsi en est-il du malheureux abbé de Saint-Cyr dont il a été question plus haut : les dix lignes que lui consacre la *Biographie universelle ancienne et moderne* de Michaud sont intégralement tirées de l'*opus* de D'Alembert. On sait la propension des notices biographiques à recopier celles qui les ont précédées : il était sans le moindre doute plus rapide de dresser une série de fiches à partir de l'*Histoire des académiciens* que de chercher qui avait succédé à qui pour en prononcer l'oraison funèbre, et plus facile d'extraire une image synthétique de ces lignes nerveuses et critiques que de la boursoufflure laudative de l'abbé Batteux, encombrée

40. Chamfort, *Des académies*, Paris, F. Buisson, mai 1791, repris dans *Registres de l'Académie française*, Genève, Slatkine Reprint, 1971, t. IV, p. 179-181.

de surcroît des diverses marques de révérence moquées par Voltaire. De ce fait, toute vérification biographique sur des matériaux modernes risque de se conclure sur l'idée que D'Alembert avait dit vrai, puisque tous les dictionnaires lui font écho. Système tautologique qui ne prouve rien, sinon que D'Alembert est peut-être plus lu que Racine, sans que les lecteurs mêmes en sachent rien.

À une conclusion historique qui prétendrait juger après Chamfort des fins dernières et à une conclusion historiographique qui hésite entre optimisme (sur la destinée posthume de ces *Éloges*) et pessimisme (sur la possibilité d'en mesurer les effets), on préférera une perspective plus pragmatique, et surtout plus ouverte. Que faut-il en retenir pour l'édition critique de *l'Histoire des membres de l'Académie* dont la nécessité s'impose, comme j'espère que tout lecteur en est désormais intimement persuadé ? Celle-ci se devrait d'abord d'étudier la conjoncture des années 1772-1780, qui voient se développer les éloges lus en séance publique à l'Académie : existe-t-il une relation à l'actualité immédiate, quels jeux d'échos peut-on retrouver avec les écrits et les événements contemporains ? Quelle stratégie, ou quelle tactique, se déploie dans ces écrits fortement idéologiques, voire militants ? Enfin, dans quelle mesure une certaine philosophie des Lumières prétend-elle s'inscrire en actes, et faire l'histoire de ces actes ? La réalité de l'imprimé, imparfait, inachevé du moins par son premier auteur, correspond-elle aux ambitions ici esquissées de D'Alembert, faire une histoire de l'esprit humain ou du moins des productions humaines ?

À ces questions générales il faudra ajouter des interrogations plus précises : qui est visé, derrière ou à travers qui ? Il faudrait chaque fois expliciter les intentions plus ou moins cachées de l'auteur, évaluer les silences et les sous-entendus, se demander ce qui relève de l'euphémisme, de la discrétion, du langage codé, quelles déformations subreptices ou manifestes sont introduites⁴¹... C'est toute la vie intellectuelle du XVIII^e siècle qu'il faut faire apparaître en filigrane, à travers la rhétorique spécifique de l'éloge, qui mérite mieux que des considérations expéditives ou dédaigneuses.

41. On pourra par exemple se demander si D'Alembert a recours au procédé dont usait Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres jusqu'en 1749, et expert en l'art de l'assassinat posthume : pour louer ceux dont il jugeait l'érudition insuffisante et les thèses erronées, il leur fait dire exactement le contraire de ce qu'ils avaient prétendu démontrer (dans les mémoires publiés par l'Académie...) ; et afin de discréditer un de ses plus farouches ennemis (Étienne Fourmont), il profite de l'éloge du frère de celui-ci (Michel), également académicien et décédé quelques mois plus tard, pour évoquer les turpitudes familiales et les avanies que le plus jeune dut subir de la part de l'aîné (voir C. Volpilhac-Augier, « Nicolas Fréret. Histoire d'une image », dans Ch. Grell et C. Volpilhac-Augier éd., *Nicolas Fréret, légende et vérité*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 10-11). Ce qui était possible dans la « petite académie » et au sein d'un cénacle d'érudits est-il envisageable dans l'arène qu'est l'Académie française ?

Alors seulement serons-nous peut-être capables de lire ces éloges comme le Suisse de l'Académie les écoutait, à cette seule différence près : nous verrons dans cette activité dernière de D'Alembert une des multiples facettes de l'histoire philosophique, encore trop mal étudiée – cette histoire qui prétend juger impartialement des grands de ce monde, qui fait la part belle à l'esprit humain et à ses conquêtes, qui se met elle-même en question, et dont l'ambition n'est pas de tout dire, mais de donner à réfléchir sur ce qu'est la philosophie.

Catherine VOLPILHAC-AUGER
École normale supérieure de Lyon
UMR CNRS 5037

